

Gérard Mordillat Une fresque torrentielle
par Jean-Claude Lebrun
JEUDI, 24 FÉVRIER, 2005, L'HUMANITÉ



Les Vivants et les Morts : impossible, en lisant le titre du roman de Gérard Mordillat, de ne pas penser à la grande trilogie homonyme, que l'écrivain soviétique Constantin Simonov fit paraître entre 1962 et 1973.

Cette proximité n'est évidemment pas le fait du hasard.

Entre-temps un monde s'est effondré, un rêve de société meilleure s'est trouvé repoussé. Mais une même aspiration n'a pas complètement vacillé, portée aujourd'hui par d'autres, avec un autre regard et d'autres manières de faire. Qui ne veulent plus mettre de côté leurs sentiments, leurs désirs et leurs pulsions. Ni tenir en lisière la violence de leur révolte, quand, en face, on leur fait la suprême violence de les compter déjà parmi les morts nécessaires à l'optimisation de la machine néolibérale. À ceux-là, Gérard Mordillat consacre cette fresque imposante, portée par un souffle puissant et chaleureux.

Son haletant récit évoque l'une de ces défaites ouvrières qui, depuis plus de vingt ans, se sont succédé en une manière de long chapelet funèbre. Il entretient aussi la flamme d'un espoir.

Cela se passe dans une petite cité de l'est de la France et commence par une nuit d'inondation. Les eaux ont déjà dangereusement monté dans les bâtiments de la Kos, l'usine de fibre plastique qui fait vivre le secteur, quand l'équipe de maintenance peut enfin parvenir sur place et entrer en action, pour tenter de limiter les dégâts et préserver les chances d'un

rapide redémarrage. Tout le roman s'annonce là en germe : une lutte, certes héroïque, mais avec toujours un coup de retard sur un adversaire lointain, qui ne cesse pas de garder l'initiative, trois ans durant. Jusqu'à une explosion finale qui semble avoir concentré l'énergie de tous les désespoirs accumulés. De cette sombre épopée et de l'humanité qui l'habite, portée par la force des faibles, Gérard Mordillat brosse un immense tableau en clair-obscur. Avec en son centre un couple qui incarne les blessures, les déchirures et les incroyables ressources. Elle s'appelle Dallas, comme à la télé. Fille d'un retraité de la Kos, elle a un peu plus de vingt ans. Lui se nomme Rudi. Enfant à problèmes, à douze ans il est arrivé en placement chez les Löwenviller, un couple de juifs, anciens résistants communistes, qui lui ont inoculé le germe de la révolte et de l'action. Il approche de la trentaine. Il s'est battu contre les eaux, la nuit de l'inondation, pour sauver les machines, il a même failli être aspiré dans leur tourbillon. Elle a été embauchée quelque temps après, quand tout le monde a partagé l'illusion d'une embellie, alors même que, dans des bureaux, à Francfort croyait-on, en fait dans d'autres qu'on ne soupçonnait pas, aux États-Unis, le sort de la Kos avait été scellé. Gérard Mordillat donne en l'espèce à voir le fonctionnement d'une vaste entreprise de camouflage, où l'on dit relance et reprise quand on pense fermeture et liquidation. Il met littéralement à nu le tissage idéologique autour des mots, alors même que se déchaîne la logique de la mondialisation : « Un monde américain pour les patrons et des salaires des pays de l'Est pour les ouvriers. »

Autour de Dallas et Rudi, d'autres ouvriers, des cadres, des notables, des familles, les syndicats, les partis, les élus, la presse, la ville entière. Toute une humanité qui, près de 700 pages durant, sur un rythme échevelé, entre séquences intimes et plans larges de foules, occupe la scène. Un monde secoué en ses fondements par la crise et la révolte en train de monter. En perte de repères. Laissant résonner dans le vide les discours syndicaux, politiques, philosophiques et moraux. Virant au chacun pour soi, à la violence, au repli communautariste. Chacun à sa façon, enfermé dans le piège de la désespérance. À un dernier réflexe de survie brutalement réprimé, deux morts chez les ouvriers, un chez les CRS, succédera l'acceptation résignée des mesures d'accompagnement social du plan de liquidation. Familles acculées, secouées, brisées, vies personnelles dévastées, amours contrariées : les répliques de cette poussée dévastatrice n'épargnent rien ni personne. Partout s'insinuent, ainsi que dans la scène liminaire, les eaux glacées et boueuses du calcul égoïste. Jamais peut-être roman n'avait présenté aussi complètement, avec une telle ampleur de vue, une telle intelligence, des êtres et des choses, la société de ce début de XXI^e siècle, sous les coups redoublés du néolibéralisme. Ni aussi clairement suggéré l'urgence d'une nouvelle

façon de penser la révolte, d'adapter la réflexion et l'action à une donne inédite.

À l'issue de cette grande épopée palpitante et tragique, Gérard Mordillat nous présente une dernière fois Rudi. Fatigué, amer, devenu gauche face à une Dallas qui s'est armée pour de nouveaux combats, celui-ci apparaît « non réconcilié ». La posture sans doute requise par ces temps de grande brutalité, qui illumine de bout en bout ce roman d'une formidable lucidité.

Les Vivants et les Morts, de Gérard Mordillat, Éditions Calmann-Lévy, 660 pages, 20,95 euros.